

Gertrud Leutenegger Panique printanière

Roman traduit de l'allemand par Lionel Felchlin



ZOE

PANIQUE PRINTANIÈRE

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Matines de l'oiseleur, 2011
traduit de l'allemand par Yves Guignard

GERTRUD LEUTENEGGER

PANIQUE PRINTANIÈRE

Traduit de l'allemand par Lionel Felchlin

ZOE

Domaine alémanique dirigé par Marlyse Pietri

*Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia, Fondation suisse
pour la culture, pour son soutien à la traduction de ce livre.*

Titre original: *Panischer Frühling*
All rights reserved by and controlled
through Suhrkamp Verlag Berlin

© Suhrkamp Verlag Berlin, 2014

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2017
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia
Illustration: Iryna1, « Classic bicycle standing over wide
yellow wall » © Shutterstock

ISBN 978-2-88927-457-4

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-465-9

ISBN EPUB: 978-2-88927-464-2

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

LOW WATER 0,68 m

En ce matin d'avril, alors qu'il régnait soudain un silence absolu dans l'espace aérien au-dessus de Londres, je me rendis à Trafalgar Square. La place était encore à l'ombre, seul Lord Nelson, perché sur sa colonne dans une solitude inaccessible, baignait déjà dans la lumière du soleil. Son tricorne avait l'air noir face au ciel d'un azur tel qu'il semblait incroyable qu'un nuage de cendres de ce volcan islandais ait paralysé le trafic aérien en Europe. Tous les bruits de la ville éveillée s'élevaient librement et pour ainsi dire triomphalement dans le vide. L'humidité de la rosée brillait sur les bus rouges. L'Angleterre était à nouveau un royaume insulaire. Au milieu de la foule, je descendis en toute hâte vers la Tamise, dans la cohue à l'entrée de l'Embankment Underground Station j'eus la vague impression qu'on m'avait fait signe, je traversai toutefois le hall sans hésiter. Dehors sur le quai, vite, au fleuve ! Le ciel étincelant du printemps projetait même sur l'eau, d'ordinaire trouble et brunâtre, une illusion bleutée. C'était marée

basse, à peine une ride à la surface, les galets sur la rive dégageaient une odeur pénétrante de mer.

La tête en arrière, je levai un regard scrutateur vers l'espace aérien où dérivait apparemment ces minuscules particules de cendre, les unes comme simple poussière de saleté, sans forme ni structure, les autres tantôt effilées comme des aiguilles, tantôt arrondies, effilochées ou déchiquetées comme des cristaux. Et d'un coup, je nous revis enfants, le mercredi des Cendres, sur la place du village à la sortie de l'église, nous dévisager les uns les autres avec la même incompréhension que moi maintenant, les yeux fixés au ciel dans lequel seuls les oiseaux volaient. La plupart du temps, la date tombait en plein hiver, les montagnes enneigées entouraient la vallée encaissée tel un décor fantasmagorique scintillant, les flocons se transformaient en petits glaçons sur nos gants de laine, parfois seulement l'eau de fonte gargouillait déjà dans les gouttières de l'église, et au lieu de nous rendre à l'école, nous restions au milieu de la place du village et regardions notre décrépitude soudaine avec stupéfaction. Nous nous étions avancés vers le chœur en longues files, les murmures incessants du prêtre devenaient toujours plus intelligibles alors qu'il répandait les cendres bénites sur les cheveux de chacun, rappelle-toi, homme, tu es poussière et tu retourneras en poussière, rappelle-toi, homme, que tu es poussière, les plus jeunes garçons se secouaient aussitôt comme s'ils étaient pris d'horribles démangeaisons ou envahis de puces, tandis que nous, les filles, nous nous tenions sous le ciel bleu de l'hiver

sur la place du village et nous voyions vieillir à une vitesse inimaginable. Même si certaines d'entre nous penchaient énergiquement la tête en avant et frottaient les cendres en riant, les cheveux restaient gris. Le soir face au miroir, les cendres étaient toujours là, je dormais droite comme un i pour qu'elles ne tombent pas sur l'oreiller blanc, le futur imprévisible et grisant pouvait ainsi disparaître en un rien de temps, la racine des cheveux demeurait blême des jours durant.

Je m'étais assise sur le mur du quai, non loin des deux sphinx au bord de la Tamise. Les êtres fabuleux en bronze jetaient des reflets mats et réguliers comme s'ils étaient en ébène noire. Un sourire flottait sur leurs lèvres charnues, ils tendaient impassibles leurs pattes l'un vers l'autre, bien que l'un des sphinx fût plein d'éraflures et de cicatrices, touché par la première attaque d'aviateurs allemands sur Londres, quelques minutes avant minuit le 4 septembre 1917, comme le relevait une plaque commémorative. Des petits doubles des sphinx peuplaient les bancs du quai à proximité, les divisaient en places assises. Pour permettre une paisible intimité ou empêcher les sans-abri de dormir? La marée montait presque imperceptiblement, baignait les galets, chassait les pigeons qui sautillaient alentour, effaçait les traces humaines et animales. Une tong incrustée dans le sable opposa une longue résistance avant d'être emportée par les flots. L'odeur de la mer s'était dissipée. Les sphinx rêvaient les yeux ouverts, leur regard scrutait la Tamise en amont et

en aval, mais ils n'avaient pas connu le chaos des voiliers et des navires qui tanguaient avec leurs cargaisons exotiques. Avant même leur arrivée, les East et West India Docks avaient commencé leurs activités à l'est de la ville, et les îles Britanniques qui jadis étaient entièrement recouvertes d'immenses forêts de chênes avaient sombré dans le passé.

Jamais un fleuve ne m'a autant troublée que la Tamise. Lorsque les marées alternaient, il y avait un temps d'arrêt bouillonnant. Les masses d'eau poussaient-elles vers l'intérieur des terres ou vers la mer? Je regardai fixement les courants antagonistes. Tout se mit à tourner et à tourner devant mes yeux. Des chênes flottaient à nouveau, comme il y a des millénaires, à la verticale sur le fleuve! Creusés par les flots, ils s'étaient détachés de la rive, s'étaient néanmoins fermement cramponnés à la terre avec leurs racines et l'emportaient avec eux. Livrées aux vents, les cimes des chênes s'élevaient et, dérivant au milieu du fleuve, effrayaient la nuit les légions romaines qui prenaient l'immense grément de branches pour des bateaux ennemis et, hébétées ou ivres, livraient bataille contre les arbres. Mais les chênes étaient plutôt en fuite, vers la haute mer, comme s'ils pressentaient le travail de destruction à venir, leur réduction en cendres et leur abattage, pour les colonies et les constructions navales, la clôture de collines entières et de plaines pour la chasse, la surveillance et les exécutions, alors que la forêt appartient aux fous et à l'enfance.

La chambre la plus mystérieuse dans mon souvenir est une chambre sylvestre. Ses tapisseries étaient vert tilleul. Les arbres qui y étaient peints devaient sûrement représenter des tilleuls et formaient une forêt, des feuilles de hêtres et de chênes se mélangaient dans la mer feuillue. Cette chambre ne se trouvait pas dans une clairière isolée, mais dans le presbytère de mon oncle, et mon père y dormait pendant les semaines estivales. La nuit précédente, j'avais une nouvelle fois traversé le large couloir de la vieille maison, la lumière s'affaiblissait si vite que les différentes portes ne se distinguaient plus. J'étais soudain enlacée, si fortement que l'étreinte m'envahissait tel un feu, je voyais sur le visage disparaissant dans l'obscurité des larmes, des larmes ! Je fus le matin au bord de la Tamise et suivis le tremblement des vagues, leur agitation, leur roulement et leur opposition. Ce n'étaient plus les îles de chênes qui tournoyaient sur le fleuve, mais la chambre sylvestre vert tilleul, et avec elle tout le presbytère, la salle rouge, le cabinet bleu, la tonnelle, la chaleur de juillet et les nuits claires. Seule dans l'une des villes les plus densément peuplées du monde, j'eus soudain l'impression que c'était dans cette maison louée seulement l'été, menacée comme nulle autre par le temps qui passait inexorablement, que j'avais peut-être été le plus en sécurité.

HIGH WATER 6,77 m

Dans le vacarme de la circulation qui résonnait sous les arches du pont sur la Tamise, je retournai à l'*underground*. Est-ce qu'on m'avait vraiment fait signe? Je regardai autour de moi un peu distraite. Les boutons des tulipes dans l'étroit jardin public s'ouvraient dans des couleurs si voyantes! Des bandes éclatantes qui serpentaient à travers le buis sombre, blanc neige, orange vif, violettes, jaune canari. Quelqu'un dormait derrière la plaque commémorative des attentats de juillet 2005, pelotonné de façon méconnaissable dans un sac en plastique noir, ça sentait la bière renversée et les jacinthes. La ville survivra, elle est l'avenir de notre monde, disait la plaque commémorative, pour tous les Londoniens dans notre grande ville. Des frissons d'un vert des plus tendres parcouraient les arbustes et les arbres du parc, les chaises longues inoccupées patientaient comme des papillons aux ailes gonflées par le vent. Jusqu'à aujourd'hui, sans même chanceler, comme si elle était une momie vivante, le visage couvert d'un masque en gaze blanc, une jeune femme marche à travers l'*underground station* d'Edgware Road au bras d'un pompier, elle marche sans vaciller, il n'y a autour d'elle que fumée, sang et cris. Dans le masque, des fentes semi-circulaires sont entaillées autour des orbites, de la bouche et du nez, elle doit se rendre de toute urgence au travail, répète la jeune femme, déjà pendant le trajet en provenance de

l'East End, coincée entre les passagers de la Circle Line, elle avait tenté de s'imaginer les affaires courantes à régler, mais oui, il y eut alors une immense explosion, et à sa gauche une boule de feu qui tournoya autour d'elle et s'éteignit sur sa droite, pour quoi les gens reculaient-ils donc horrifiés devant elle? Le pompier soutient encore la jeune femme au masque en gaze blanc, s'il vous plaît, refuse-t-elle, je dois aller au travail de toute urgence, je suis déjà tellement en retard.

Des voiles de nuages transparents passaient dans le ciel. Je retournai dans l'East End, de Whitechapel Market me parvenaient les cris des Bengalis et des Pakistanais qui vantaient leurs marchandises, de manière stridente et monotone, une litanie hypnotisante. Les bâches en plastique des échoppes claquaient. Les montagnes de coriandre, encore fraîches le matin, traînaient comme des coussins mous, des matelas verts. La borne postale rouge au coin de ma rue n'était plus vidée depuis des jours, sans doute à cause de l'éruption volcanique. Un églantier maigre et sauvage poussait sur l'asphalte derrière elle, peut-être porterait-il quelques fruits à l'automne. Les sirènes des ambulances hurlaient non loin de là au Royal London Hospital et la fourgonnette chantante du vendeur de glaces, qui interrompait parfois abruptement sa mélodie, faisait ses derniers tours malgré le froid. Dans les appartements d'en face, les lumières s'allumèrent çà et là. Plus aucun son ne parvint des voisins bengalis qui gesticulaient d'ordinaire avec leur téléphone portable jusque sur le pas de la

porte, tandis que derrière la fenêtre de la cuisine de la seule famille non asiatique, les chamailleries et les cris s'intensifiaient en même temps que la vapeur. Cette famille se composait de deux mères, l'une et l'autre d'une pâleur maladive, d'un homme visiblement au chômage et de deux enfants, le petit garçon basané était un tourbillon aux cheveux crépus et noirs, la fille aux cheveux blond clair, en surpoids, portait chaque jour des chaussettes rayées aux couleurs non assorties.

Les cerisiers sauvages, qui fleurissaient à profusion même dans les petits jardins d'agrément, rayonnaient aussi dans le ciel nocturne. De manière presque incompréhensible, je ressentis la peur singulière qui m'avait envahie alors que je me baladais le premier soir dans ce quartier. J'étais tombée sur une rue large mais peu éclairée. Il était près de minuit, les petites échoppes étaient barricadées par des grilles de fer, même les bars étaient en train de fermer. Un vent glacial balayait les ordures d'un côté à l'autre de la rue et à un certain moment, je fus prise de la sensation inéluctable que l'obscurité alentour se faisait menaçante. Je me tenais à l'endroit où Commercial Road débouche dans Whitechapel High Street. J'appris plus tard qu'ici précisément, le 4 octobre 1936, une demi-heure avant la marche des chemises noires de Sir Mosley dans Cable Street, les dockers irlandais en colère, unis à la population juive de l'East End, étaient parvenus, malgré l'intervention de la police montée qui s'était élancée sur la foule avec des matraques, à bloquer la route. À peine arrivée,

perméable et éveillée, j'avais perçu à mon insu un je ne sais quoi de la violence et de la force de résistance de ce lieu.

Sous ma fenêtre, le taxi londonien noir avait disparu. Je n'avais encore jamais vu le chauffeur, sans doute n'était-il en route que la nuit jusqu'au petit matin. Pendant la journée, je trouvais le plus souvent le taxi garé à quelques encablures de ma porte, et des traces du printemps, des bourgeons poisseux, s'accumulaient sur son toit. Il était loin maintenant, le chauffeur conduisait probablement des âmes errantes, braillardes, ivres et ensommeillées à travers les rues parfois éclairées de façon éblouissante, parfois sombres de la ville, qui commençaient à ressembler la nuit aux couloirs souterrains de l'*underground*. Je levai les yeux vers le ciel nocturne dans lequel les orbites scintillantes des étoiles n'étaient jamais visibles, et tentai de me rappeler le visage qui m'était apparu en rêve, proche et éphémère, et que je n'avais pourtant pas pu distinguer. Mon père était-il sorti de la chambre sylvestre ou mon oncle de son cabinet bleu, en face ? Pourquoi le sentiment du bonheur ardent de l'étreinte, pourquoi les larmes ? Les tilleuls peints et les chênes des tapisseries poussaient dans la chambre sylvestre et l'arrimaient par de monstrueuses racines qui emportaient toute la maison avec elles, dehors sur la Tamise, elle flottait et tournoyait de nouveau devant mes yeux ! Et je devais dégager notre résidence d'été des flots, l'arrêter et lui prêter une attention paisible, amener une nouvelle fois aux bords du fleuve étranger

cet horizon précoce autour de moi. Était-ce une réponse possible, un tribut au visage disparaissant dans l'obscurité?

3

LOW WATER 0,70 m

Dans un restaurant pakistanais à l'intérieur duquel je guignais depuis la rue, je vis, sur un petit téléviseur posé depuis peu sur un four à micro-ondes directement sous le plafond bas, le volcan continuer de cracher des cendres avec violence. Par-dessus un nuage cotonneux couleur de suie s'amoncelaient des montagnes de cumulus plus clairs, ils changeaient de formation à une allure vertigineuse, et on aurait dit qu'ils allaient faire exploser le téléviseur l'instant d'après. La speakerine s'embrouillait en prononçant le nom du volcan, Eyjafjallajökull, *eya, eya*, la vieille berceuse me vint à l'esprit, *eya, eya*, un petit enfant, je l'ai élu, je veux être sien, comme ma mère le criait avec passion, non, elle ne l'avait jamais compris, cet horrible infanticide de Bethléem! Et comment tous les nouveau-nés innocents furent massacrés pour l'amour de l'enfant de Dieu, si l'on songeait aux mères en pleurs, on pourrait ne plus savoir que penser de la nuit de Noël. Les clients du restaurant pakistanais regardaient de temps en temps le volcan agité pendant leur repas, impassibles. Les nuages de cendres projetés dans les airs prenaient de plus en

plus l'aspect d'un champignon atomique, un ciel de printemps sans nuage brillait pourtant dehors et moi aussi, je sentais quelque chose de cette étrange bonne humeur qui saisit parfois les gens quand ils entendent parler d'une catastrophe, pour autant qu'elle soit assez lointaine.

Je suivais encore le volcan infatigable à la télévision lorsque, dans le vacarme de la circulation et de Whitechapel Market, un bruit se fraya obstinément un chemin jusqu'à mes oreilles. Il se rapprochait toujours plus, un métronome implacable. Je tournai enfin la tête et vis, à quelques mètres de moi, une des femmes complètement voilées dans son niqab noir qui frappait le trottoir avec une canne blanche d'aveugle. Elle le faisait à un rythme vif et régulier et il semblait improbable que l'étroite fente pour les yeux de son niqab, qui tenait ensemble grâce à un épais fil tressé sur l'os nasal, lui fût encore d'une quelconque utilité. Sans ralentir le moins du monde, elle passa tout près de moi. Rien en elle ne trahissait si elle était jeune ou âgée. Elle cognait sa canne d'aveugle sans relâche et j'entendis encore longtemps ce battement se perdre dans la foule, dans un écho terrible comme la cadence des secondes. Et le silence régna soudain dans le restaurant. L'éruption de cendres à la télévision devint toujours plus dense, s'éleva toujours plus haut dans les airs, un gigantesque chou-fleur brun foncé. Le jour se transforma en nuit. Un énorme rideau de cendres sombres descendit sur les fermes au pied du volcan islandais. La visibilité ne dépassait guère quelques pas. On vit vaguement des secouristes

avec des masques anti-poussière blancs essayer d'empêcher un paysan désespéré d'aller chercher son cheval qui s'était échappé. Un vieux Pakistanais s'arrêta de manger à la vue du nuage de cendres qui obscurcissait tout, laissa son assiette à moitié pleine et sortit dans la rue.

Plus tard, je traversai le London Bridge. Jusqu'aux dernières heures du matin, une masse de gens ne cessait d'affluer sur le pont du côté sud et repartait en sens inverse en début de soirée. Je dus lutter contre le vent fort, la foule qui résolument avançait à la hâte, j'aimais le London Bridge, le moins spectaculaire de tous les ponts sur la Tamise, comme aucun autre. Gris, disgracieux, fonctionnel qu'il était, rien n'indiquait qu'ici, à peine cent pieds plus à l'est, six siècles durant s'était dressé l'ancien London Bridge, richement garni de portes, tours, maisons, boutiques qui furent toujours la proie des flammes, s'effondrèrent dans la Tamise, furent ébranlées par des insurrections et des attaques rebelles, virent des retours triomphaux de bataille et plusieurs foires sur le fleuve gelé. Le passé s'était dissous dans l'air, qui était bleu, aussi sans avions ce jour-là et d'une pureté rare. Seuls les gens affluaient sans fin sur le pont. Depuis le quai, ils avaient l'air tout petits et semblaient portés par une chaîne, les jambes, porte-documents, sacs avec thermos et boîtes à lunch étaient cachés par le parapet, seules les têtes glissaient au-dessus du rebord tels les bancs de frai d'une espèce amphibie impérissable.

Peu avant l'extrémité sud du pont, je remarquai le profil d'un jeune homme qui se détachait, immobile, parmi les gens se pressant vers moi. L'homme devait déjà être près de l'escalier descendant à la Tamise. Il était grand, mince, portait une veste en cuir noire et, comme sur un portrait de la Renaissance, je perçus d'abord l'arête fine du nez, car la moitié du visage tournée vers moi était cachée sous d'épais cheveux blond foncé qui prenaient une teinte rouge flamboyante à la lumière du soleil. Je me dirigeai droit sur lui, une pile de journaux traînait à ses pieds. Il en tenait un enroulé sous le bras, sans aucun signe indiquant qu'il voulait le vendre. M'étant arrêtée devant lui, je regardai aussitôt la pile, c'était le journal des sans-abri. Le jeune homme devait s'être penché en même temps que moi. Je ne vis son visage qu'en levant la tête.

Mon effroi fut d'autant plus grand que le profil du jeune homme, issu d'une époque lointaine, m'avait attirée involontairement. L'une des joues, dont la naissance était cachée par d'épais cheveux, avait l'air enflée et gagnée par la pourriture, comme si un animal la rongait de l'intérieur. De manière convulsive, je fixai mon regard derechef sur la pile de journaux aux pieds du jeune homme, il semblait avoir l'habitude de laisser le temps aux personnes intéressées. Je levai de nouveau les yeux, décidée avec la meilleure volonté du monde d'ignorer la défiguration. Des yeux d'un gris bleu clair me toisaient. Je me souviens de vous, dit le jeune homme. Et un sourire illumina son visage, du moins sa moitié intacte, il n'avait

visiblement aucun contrôle sur l'autre, où la commissure des lèvres était tordue et tressaillit brièvement. Je ne vous ai encore jamais rencontré ici, répondis-je avec calme ; je suis à plusieurs endroits, dit le jeune homme très poliment, mais le London Bridge, du côté sud, c'est ma place habituelle. Le plus important, c'est le côté sud ! Il rit. D'un air interrogateur, je scrutai ses yeux, dont le gris s'assombrit soudain superbement. Je me tenais encore face à lui sans avoir acheté de journal. Des freins criaient, des bus démarraient, des piétons se dépêchaient de traverser la chaussée au rouge. Même les extrémités du pont vibraient sous l'effet de la circulation. L'une des dernières rares péniches naviguait sur la Tamise avec des conteneurs, un clipper passa en trombe à ses côtés, mais un minuscule bateau de police les dépassa tous les deux. Avec une timidité évidente accompagnée toutefois d'une pointe de brusque fierté, le jeune homme me demanda, revenez-vous demain ?

À peine avais-je descendu l'escalier vers la Tamise que le calme s'instaura et j'entendis les murmures des vagues. Le vent fort tomba d'un coup, repoussé par les hautes et anciennes installations de stockage, et là où les vapeurs déchargeaient jadis leurs cargaisons de rhum, sucre, tabac, thé ou café, une longue coupole en verre surmontait désormais une place ouverte en direction du fleuve. J'entrai dans le passage, émerveillée par un gazouillis d'une clarté perçante qui venait des hauteurs. La tête penchée en arrière, je ne pus distinguer sous la coupole en verre que quelques oiseaux qui, suffisamment avertis du